

COMPÉTITION, REJET ET SOCIÉTÉ DÉMOCRATIQUE

La compétition existe dans toutes les sociétés, au niveau politique ou individuel ; voir les jeux du cirque à Rome, les jeux télévisés et toutes les compétitions sportives éliminant les moins performants. Les États totalitaires la poussent à l'extrême. Témoigne-t-elle de la légitimité du droit des plus forts ? Qu'en est-il de ceux qui ne sont pas compétitifs ? Sont-ils rejetés de la société, ou du moins maintenus en marge ? Une société démocratique n'assure-t-elle pas au contraire à chacun, y compris aux plus faibles, le droit de vivre librement, selon la devise de la République française : "liberté, égalité, fraternité" ? Quelle est alors la place de la compétition ?

La compétition existe dans la nature, ne serait-ce qu'au niveau de la conception humaine : c'est le spermatozoïde le plus fort qui gagne. Mais le rôle de la société n'est-il pas précisément de compenser la nature et de tendre vers l'égalité des chances ? Pourtant, dès l'école, les individus sont classés et les meilleurs, valorisés. Est-ce contradictoire avec l'idéal démocratique ? Non, car il est normal de mettre en valeur les individus en utilisant leurs compétences, en tirant le meilleur d'eux-mêmes.

Plus problématique est la remise de médailles par exemple, qui effacent l'individu au profit d'un établissement, d'un pays.... De très bons scores sont gratifiants pour le sportif sans trop de problèmes pour qui n'est pas performant. La compétition est plus dérangeante lorsqu'elle devient une forme de discrimination qui rabaisse certains individus.

Car la frontière est ténue entre compétition et compétitivité. Les premiers de la classe ne sont pas nécessairement ceux qui font le plus d'efforts... Faut-il être compétent pour pouvoir être écouté, reconnu ? Distinction entre la compétitivité individuelle et la compétitivité collective, qui peut faire mutualiser les compétences individuelles.

Les entreprises doivent être économiquement compétitives bien que les critères d'élimination restent complexes. Les individus ne souhaitant pas entrer en compétition doivent-ils être éliminés ou les plus faibles ont-ils aussi leur mot à dire ? Est-il nécessaire d'être "compétitif" pour effectuer correctement un travail productif ?

L'exemple est pris du travail des fourmis, les ouvrières effectuant chacune leur tâche sans compétitivité. Est-ce être compétitif que de vouloir progresser, se réaliser soi-même ? Faut-il pour autant être meilleur que les autres, avoir un pouvoir que les autres n'ont pas ?

Étymologiquement, "cum-petere" signifie "demander avec", selon la notion de "compétiteur", qui comporte une notion de rivalité ou du moins d'affrontement. Cette rivalité existe à tous les niveaux: Sartre n'a-t-il pas traité Camus de "faux philosophe"? Pasteur voulait être le premier à mettre en œuvre son vaccin contre la rage, prenant sans doute quelques risques. Atout ? Faiblesse ? Dérive? Ne serait-on pas plus performant en travaillant ensemble? L'exemple est pris de la culture maraîchère: les collègues, à distance, discutent de leurs techniques mais hésiteraient s'ils étaient à côté les uns des autres, de peur que l'autre prenne le dessus. Chacun garde son secret. Au contraire, dans le Sud, tout est partagé dans une relation communautaire. La compétitivité s'acquiert et se maintient en commun.

La compétition évince certains. Le "gagnant" apporte-t-il pour autant quelque chose à la société? Exemple: l'inventeur du métier à tisser a nécessairement évincé les artisans qui l'ont précédé, mais ce progrès technique n'a-t-il pas apporté un plus à la société? A moins qu'il ne soit récupéré par un petit groupe qui va ensuite asservir les autres? Le problème n'est plus alors celui de l'invention et du progrès, mais celui de la privatisation des moyens de production, de la financiarisation, l'argent étant au cœur de la compétitivité. Pourquoi de nouvelles techniques, agro-alimentaires par exemple, devraient-elles toujours annuler d'autres techniques plus anciennes? Pierre Rabbi a cultivé quelques hectares, oasis à taille humaine (coopération de groupes), Paul Bedel fût accusé de ne pas être compétitif. Pourquoi ne pas pouvoir coexister?

S'étendant à tous les domaines (générations, études. ..) l'exigence de compétitivité anéantit tout ce qui va à son encontre, créant des clivages dans la société et une pression incessante (jusqu'au burn out). Cette accélération permanente, cette mobilité, cette compulsion du changement dans un flux permanent créent avec l'évolution technique et la mondialisation, ce que le philosophe polonais Zygmunt Bauman appelle une "société liquide": plus rien n'y est stable ni solide, rien ne s'enracine (zapping). Cet état de "liquéfaction avancée" favorise l'individualisme, le repli sur soi des individus réfugiés dans le "paraître" à tout crin (Rolex) et la consommation. Ceux qui ne peuvent suivre ce flux sont "séparés", rejetés, jusqu'à la création de formes de ghettos pour y mettre les "déchets" de la société. Exemple de certains quartiers et de certains établissements, destinés à ceux qui sont "en marge" de la société et donc peu valorisés. Un hall de gare, par exemple aussi, laisse apparaître ceux qui ont "réussi" et ceux qui n'ont pas "réussi". Le mépris, voire la condescendance, paraissent pourtant inacceptables.

La maîtrise et la possession des outils informatiques les plus actuels permettent d'être à la pointe de la compétitivité. N'y a-t-il pas pourtant d'autres voies possibles pour les individus? La société impose-t-elle une seule direction, ou plutôt n'est-il pas plus confortable, moins risqué, de suivre cette direction, plutôt que de chercher sa propre voie? Ne peut-on être heureux tout en ne réussissant pas dans la compétitivité?

Le refus de la compétitivité dans ses aspects négatifs, relève aussi de la responsabilité personnelle, chacun devant s'interroger et faire des choix (ne pas céder à la surconsommation par exemple, prendre des dispositions écologiques. ..). Toutefois cette responsabilisation des individus ne doit pas aboutir à leur culpabilisation, à la décharge du pouvoir des politiques.

Mais comment agir en démocratie -donnant le pouvoir à la majorité- , lorsqu'on est en marge? S'agit-il bien d'ailleurs d'une majorité, ou plutôt d'une grande diversité? Rôle des "collectifs" qui peuvent agir auprès des élus ou mettre en place d'autres fonctionnements: commerce équitable, développement durable, échanges de services solidaires-sel- hébergement des réfugiés, ou refus de se voir imposer, par exemple, des compteurs Linky, problème des ondes électromagnétiques... Il reste difficile toutefois de passer de l'échelle individuelle à l'échelle collective, ex. pour le refus ou la limitation de l'énergie nucléaire...

Notre société semble de plus en plus "matérialiste". Dans les urnes le peuple adhère-t-il à cette société? La démocratie n'est-elle pas devenue le pouvoir de la minorité la plus importante? Notre démocratie représentative subit surtout une crise de la représentation: le peuple ne se sent plus représenté par ses élus. L'abstention ne témoigne-t-elle pas d'un refus de la compétition politique (politicienne)? Exemple de la Suisse qui pratique une démocratie directe où le peuple vote pour chaque question.

La compétition peut aussi être envisagée au service de l'humain, de la solidarité; compétition sans rivalité qui consiste à mutualiser les compétences pour agir le plus efficacement possible ,créant une émulation. Certaines écoles -Montessori, Summerhill -tentent de supprimer la compétition- rivalité à l'école, au profit du plus grand épanouissement de l'enfant. L'éducation Nationale tente d'introduire aussi cette dimension. Cela signifie-t-il que les enfants devront ensuite se "réadapter" à la société nécessairement compétitive? Ou cette éducation, et la volonté des individus, parviendront-elles à changer cette société, la rendant plus solidaire, remettant l'humain et la nature au cœur de la vie sociale, construisant une communauté qui ne rejette pas mais respecte la vie et l'épanouissement de chaque personne , d'abord essentiellement créatrice?